

# FARAUDE

par

M<sup>lle</sup> Zénaïde FLEURIOT

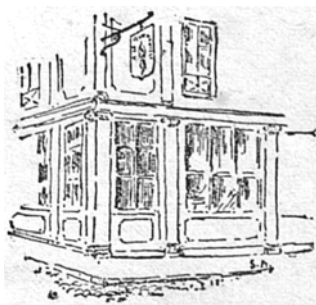
1882

ILLUSTRATIONS DE S. AUZANNE

---

Nouvelle édition

---



Éditions Saint-Remi

– 2012 –

**La trilogie Daubry :**

LE PETIT CHEF DE FAMILLE 229 p.  
17,00 ☐

PLUS TARD OU LE JEUNE CHEF DE  
FAMILLE 244 p. 18,00 ☐

RAOUL DAUBRY 236 p. 18,00 ☐

**La trilogie de Galadoc :**

LE CLAN DES TÊTES CHAUDES 203  
p. 17,00 ☐

AU GALADOC 261 p. 18,00 ☐

BENGALE 225 p. 18,00 ☐

**La trilogie du Val Argand :**

TRANQUILLE ET TOURBILLON 191  
p. 16,00 ☐

LE CŒUR ET LA TÊTE, 213 p.  
18,00 ☐

L'EXILÉE DU VAL ARGAND, 284 p.  
20 ,00 ☐

**La bilogie de Gildas :**

GILDAS L'INTRAITABLE 209 p.  
17,00 ☐

SOUS LE JOUG 267 p. 19,00 ☐

**La bilogie de Duchesse:**

LA PETITE DUCHESSE 221 p.  
18,00 ☐

ALBERTE 215 p. 17,00 ☐

**La bilogie de Mandarine**

MANDARINE 281 p. 19,00 ☐

TOMBÉE DU NID, 237 p. 18,00 ☐

BIGARETTE 152 p. 14,00 ☐

AIGLE ET COLOMBE 291 p. 20,00 ☐

UN CŒUR DE MÈRE SUIVI DE LE  
PREMIER TABLEAU 150 p. 14,00 ☐

LA VIE EN FAMILLE 232 p. 18,00 ☐  
DE TROP 177 p. 15,00 ☐

UN FRUIT SEC 211 p. 17,00 ☐

SANS BEAUTÉ 217 p. 17,00 ☐

MONSIEUR NOSTRADAMUS 238 p.  
18,00 ☐

CALINE 231 p. 18,00 ☐

EN CONGÉ 150 p. 15,00 ☐

BOUCHE-EN-CŒUR 169 p. 15,00 ☐

UN ENFANT GÂTÉ 147 p. 14,00 ☐

PAPILLONNE 147 p. 14,00 ☐

FEU & FLAMME, 189 p. 16,00 ☐

RAYON DE SOLEIL, 175 p. 16,00 ☐

RÉSÉDA, 217 p. 17,00 ☐

YVONNE DE COATMORVAN, 157 p.,  
14 ☐

BONASSE, 274 p., 19,00 ☐

GRAND-CŒUR, 120 p., 13 ☐

DEUX BIJOUX, 141 p., 14 ☐

HISTOIRE INTIME, 258 p., 19 ☐

MON SILLON 201 p., 17 ☐

LA CLEF D'OR 245 p., 18,00 ☐

UNE ANNÉE DE LA VIE DUNE

FEMME 188 p., 16,00 ☐

FAURAUDE, 170 p., 15 ☐

# F A R A U D E

---

## I

Si vous voulez, lecteur, avoir la vision de gens heureux dans leur obscure, mais solide position, allez acheter une douzaine de boutons ou bien un écheveau de fil chez M. Ronan, dont la boutique se trouve rue du Rouet-d'Or, à Saint-Cornély.

La maison qui fait l'angle de la rue est demeurée ce qu'elle était quand elle fut bâtie sous Louis XIV par un marchand de toiles de la ville, dont le descendant hante les grands seigneurs.

C'est une bonne et solide maison, qui ne prodigue pas les ouvertures et qui n'étale pas sur la rue sombre des vitrages étincelants. Ce n'est pas l'élégant magasin moderne, c'est la boutique, l'humble et commode boutique telle que l'ont connue nos bons aïeux. Elle est éclairée par un vitrage cintré à petits carreaux, à peine plus haut qu'une fenêtre ordinaire, mais beaucoup plus large, et ouvert par tous les temps. Sur le rebord extérieur en pierre sont rangées, lorsqu'il fait beau, quelques pièces de drap commun et de rouenneries. Une guirlande de boutons en bois, tendus sur les épais abat-vent destinés à la fermeture de nuit, annonce que la mercerie fait aussi partie du commerce de M. Ronan.

L'enseigne est accolée à l'abat-vent. C'est une quenouille enfumée autour de laquelle s'enroule un ruban d'or sur lequel se lit : « A la Quenouille de la Reine. » De quelle reine veut-on parler ? De la reine Berthe de légendaire mémoire ou de la reine Anne tant aimée des Bretons ? Nul ne le sait. Et cependant toute la ville, et surtout toute la campagne connaissent la draperie de la rue du Rouet-d'Or.

On y monte par deux degrés de pierre ; on y descend par le même nombre de degrés, en passant par une porte étroite

toujours ouverte. La boutique spacieuse est ornée à droite et à gauche de lourds comptoirs qui semblent avoir pris racine dans le dallage de granit.

Derrière le comptoir de droite sont empilées les pièces de drap et ce qu'on appelle encore les rouenneries.

Il n'y a point là de draps lustrés et fins, mais des draps solides et de bonnes étoffes de laine fabriquées dans le pays.

Au-dessus de ce comptoir, une baguette en fer tient suspendu, à hauteur d'homme, un mètre solide à coins de cuivre. La mesure légale est là, bien en vue ; mais l'aune, l'aune antique, dissimulée dans un angle, se trouve à la portée de la main.

Cela ne faisait mal à personne ; mais il y avait encore à Saint-Cornély des femmes qui savaient ce qu'il entraient d'aunes de drap dans leur jupe et qui n'auraient pas su se retrouver dans les centimètres qu'il était nécessaire d'ajouter au mètre pour lui donner la longueur voulue. Celles-là, leur choix fait, se dirigeaient vers le fond du comptoir, et le marchand aunait le drap, non sans un certain mystère. Tous les jours d'ailleurs, le nombre de ces clientes allait diminuant, et leur coiffe ne recouvrait plus de cheveux blonds.

A l'autre comptoir s'étalent de larges balances en fer-blanc à chaînes de fer. Les casiers appliqués contre la muraille contiennent les mille objets de mercerie employés pour les costumes campagnards. Car la clientèle de la Quenouille était surtout composée de ruraux, et les jours de foire et de marché, il y avait des gens qui faisaient queue dans la rue.

Le jour où nous y pénétrons, la vente est des plus actives. Hommes et femmes font leurs emplettes ; mais ce sont surtout les femmes qui examinent, choisissent et marchandent. L'homme est présent, car c'est lui qui tient la bourse, et tandis que sa femme palpe, mesure et assortit, il reste indifférent en apparence jusqu'à ce que le moment soit venu de tirer de la poche de sa veste la bourse de toile qui contient l'argent.

Au comptoir de draperie, c'est M. Ronan lui-même qui sert la pratique, surtout quand celle-ci réclame la mesure à l'aune. C'est un petit homme de soixante ans passés, au teint fleuri, à l'oeil vif

encore sous ses sourcils grisonnants. Né d'honnêtes mendiants, il a fait sa pelote à force de travail, d'économie et aussi grâce à un goût endiablé pour le commerce. Cela était né avec lui, il a commencé à douze ans en vendant les châtaignes qu'il allait cueillir sur les chemins, et il a continué en se promenant, à dix-huit, par les campagnes, une boîte sur le dos.

Et franchement, après ces débuts, être devenu un bon bourgeois de la ville de Saint-Cornély, posséder la plus solide maison de la rue du Rouet-d'Or et avoir en magasin pour trente mille francs de marchandises sans compter le fonds de roulement, c'était un assez beau résultat, surtout lorsqu'on pouvait ajouter, tout à fait à son honneur, que cela avait été gagné loyalement, consciencieusement, en livrant toujours de la marchandise marchande comme disent les contrats. De plus il était resté assez bon chrétien pour qu'il pût faire réciter le front haut à ses enfants cette réponse du catéchisme qui dit que vendre à faux poids et à fausses mesures est un péché qui ressortit du commandement de Dieu : « Biens d'autrui tu ne prendras ni retiendras à ton escient. »

Quand M. Ronan écoutait expliquer ces choses dans la chaire, cela ne lui échauffait pas les oreilles, sa mesure avait toujours été bonne, et que ce fût au mètre ou à l'aune qu'il mesurât le drap, la pratique pouvait être sûre qu'il ne ferait pas tort de la largeur de son pouce. Ce que tant d'autres se procurent par l'injustice, il se l'était acquis par le travail. Il était là joyeux, causeur, alerte malgré son embonpoint, et vous enroulant une énorme pièce de drap avec une adresse peu commune.

A l'autre comptoir, à celui des boutons, du fil, des épingles, se trouvait sa femme, digne matrone coiffée à la mode du pays, mais affligée d'un embonpoint qui l'obligeait à recourir aux services d'une jolie enfant de douze ans qui allait et venait comme un oiseau sur l'échelle à l'aide de laquelle elle atteignait aux petits paquets demandés par sa grand-mère.

Du reste, en leur qualité de commerçants de la vieille roche, les Ronan n'admettaient pas qu'on se pressât dans la vente. Chacun était servi posément, à son tour, et le client qui n'était pas content d'attendre, dame ! il n'avait qu'à s'en aller. Personne n'eût élevé la

voix pour le retenir. Entre marchands et acheteurs régnait la bonhomie cordiale que la politesse fatigante ou l'impertinence, plus vulgaire encore, ont remplacée.

Il y avait, parmi la société distinguée de Saint-Cornély, des gens qui venaient acheter rue du Rouet-d'Or rien que pour voir comment se pratiquait le commerce dans le bon vieux temps. Et on avait raison de se presser, car le chemin de fer venait d'amener à Saint-Cornély ses agitations, sa fumée, ses étrangers, ce monde moderne qui sort tout fiévreux des flancs de ses wagons, comme Minerve sortait tout armée de la tête de Jupiter.

Mais revenons à la description de la boutique de la Quenouille de la Reine à laquelle l'ornement principal des magasins actuels, si petits qu'ils soient, la caisse, manquait absolument. Un grand livre était placé tout simplement sur chaque comptoir qui possédait en outre une ouverture creusée dans le bois. Par cette ouverture correspondant à un vaste tiroir tombaient un à un les sous, les écus de cinq francs et les napoléons d'or.

Le soir venu, Ronan, ou à son défaut Marion, sa fidèle domestique, venait ouvrir ces tiroirs, jetait le contenu à poignées dans un sac de toile, et reportait le sac dans la chambre de son maître. Et ce n'était pas le moindre plaisir de M. Ronan de faire une fois par semaine le triage monétaire à l'aide de sa femme, de sa fille et de Marion, surnommée Faraude à cause du bon air qu'elle avait dans ses habits du dimanche. On n'a pas la fièvre du million en province, là où la tête n'a pas encore tourné sur les épaules ; mais on ne dédaigne pas l'argent, et le son sourd des gros sous tombant en cascade est lui-même d'une incomparable harmonie à l'oreille du petit marchand.

A chaque comptoir, la vente allait son train ; mais ce jour-là était un jour de simple marché et la boutique n'était pas prise d'assaut comme aux grands jours. Bientôt même elle se désemplit peu à peu, et après deux heures il ne s'y trouvait guère qu'une demi-douzaine de femmes. Le coup de feu était passé, et le marchand épongeait son front chauve, tandis que les dernières clientes drapaient sur leurs épaules, pour les essayer, les petits

châles éclatants, lorsque son visage épanoui devint plus joyeux encore en voyant un prêtre franchir le seuil de sa boutique.

« Eh ! monsieur le curé, vous voilà donc venu à la Quenouille pour vos emplettes ? dit-il en se levant, vous arrivez bien. J'ai reçu hier une pièce de drap d'Elbeuf qui sera joliment bon pour les soutanes, et j'espère bien que vous me donnerez votre pratique cette fois-ci que je me lance dans le beau drap.

— Monsieur Ronan, ma pratique est mince, répondit le prêtre qui avait, sous une magnifique chevelure blanche, le visage le plus bienveillant du monde, et qui jeta un coup d'oeil expressif sur la soutane râpée qui se collait sur son corps ascétique.

— Bah ! monsieur le curé, il vous faut bien une soutane de temps en temps.

— Tous les dix ans, monsieur Ronan ; j'ai dans ma paroisse tant de pauvres filandières sans ouvrage et tant de sabotiers sans affaires, que je ne me vois pas le moyen d'augmenter ma garde-robe.

— Alors, c'est une visite que vous nous faites, monsieur le curé, reprit le marchand ; c'est bien de l'honneur. Ma femme, si tu allais tenir un brin de compagnie à M. le curé pendant que je finis la vente ici.

— Mes bons amis, aujourd'hui je ne viens pas pour vous, dit le prêtre, je viens pour Faraude. Est-elle à la maison ?

— Non, monsieur, répondit Mme Ronan, elle est aux provisions. Ce matin elle n'a pu s'arranger d'une oie, et comme c'est demain Noël, il en faut une absolument, et elle est retournée au marché.

— Sera-t-elle longtemps ?

— Peut-être bien, monsieur le curé, car elle nous a demandé à faire faire le tour du marché à Clémence, et nous l'avons laissée aller sachant bien qu'il est bon pour notre fille d'aller quelquefois au marché pour devenir bonne ménagère.

— Certainement ; mais cela me donne à penser que je ne verrai pas Faraude, et je le regrette.

— Pas à cette heure, dit le marchand ; mais vous pouvez peut-être l'attendre ou revenir ?

— Ni l'un ni l'autre ; M. le Doyen m'attend à trois heures, et un confrère m'offre une place dans sa voiture, à quatre heures.

— Monsieur le curé, dit Mme Ronan, si vous retournez à la cure par la place du Martroy, ce qui ne vous allongerait pas le chemin de beaucoup, vous rencontrerez sûrement Clémence et Faraude.

— Ce que j'ai à lui dire pourrait bien nuire à son marché, madame Ronan, et j'aime mieux attendre à la semaine prochaine.»

Le marchand ouvrit toute grande une tabatière de corne cerclée d'argent, et la tendant au prêtre par-dessus le comptoir, il dit à demi-voix :

« Monsieur le curé, vous avez à lui parler de son frère et pas trop en bien, n'est-ce pas ?

— Pas en bien du tout, répondit le prêtre en puisant dans la tabatière. Cela va de mal en pis.

— Entendez-vous, Madelon ? dit le marchand en jetant un coup d'oeil de triomphe à sa femme ; entendez-vous M. le curé, et vous rappelez-vous que je vous ai prédit ce qui arrive ?

— Je ne vois pas qu'il arrive rien encore, Ronan, répondit la matrone, et vous allez trop vite en besogne. Vous avez toujours blâmé Faraude ; mais que voulez-vous ? elle avait son idée par rapport à son petit frère.

— Dites son ambition, madame, dit vivement le prêtre ; il y a un grain d'ambition dans son acharnement à vouloir faire de son frère Mathurin un prêtre.

— Monsieur le curé, c'est mon opinion, dit le marchand, qui, délivré de ses pratiques, s'appuyait commodément sur le comptoir. Voilà dix-neuf ans que Marion Rouxel est entrée à notre service, le jour même de notre mariage et je ne me suis querellé avec elle qu'à propos de Mathurin. Vous savez, les femmes entre elles ne se font pas faute de se faire endêver, et plus d'une fois j'ai cru que ma femme et elle s'arracheraient les yeux, surtout à cause de la petite qu'on aime dans la maison avec un brin de jalousie ; mais quant à moi, j'ai toujours trouvé Faraude une fille capable et honnête, la tête un peu près du bonnet, mais le cœur sur la main.



— Moi aussi, monsieur Ronan, et c'est parce que j'estime beaucoup Faraude que je suis bien fâché de la voir dépenser son affection et son argent sans profit. Je n'ai pas voulu refuser de prendre Mathurin au presbytère puisque mon vicaire proposait de l'instruire pour rien ; mais le pauvre homme est à bout de patience. Il reconnaît comme moi que Mathurin n'a aucune vocation pour le sacerdoce. Tous les jours il se montre plus emporté, plus têtù. Pas plus tard qu'hier il a frappé notre vieux sacristain parce qu'il ne voulait pas lui laisser sonner les cloches. Avec cela il n'avance pas dans ses études, et nous sommes au regret de l'avoir arraché au métier de sabotier, qui est celui de son père.

— C'est la faute de Faraude, c'est la faute de Faraude, reprit énergiquement le marchand. C'est elle qui a payé les mois d'école, les livres, les cahiers et le reste. C'est elle qui a cru que l'instruction seule en ferait un bon prêtre.

— Nous ne pouvons pourtant pas lui faire un crime de ses désirs, remarqua Mme Ronan ; il est bien naturel de désirer un prêtre dans sa famille.

— Oui, madame ; mais encore faut-il bien choisir. La question est d'une gravité exceptionnelle dans le temps où nous vivons. Tous ces êtres misérables qui essayent de jeter le mépris sur l'Eglise de Dieu, tous ces défroqués, ont été presque tous élevés par la charité de l'Eglise. Pour moi, ne découvrant en ce jeune homme aucun germe de vertu sacerdotale, le voyant adonné à la paresse, à la bonne chère, au plaisir tel qu'il peut le rencontrer, je m'oppose formellement à ce que ses études soient continuées, et je désire qu'il quitte le presbytère au plus vite.

— Voilà une nouvelle qui va casser bras et jambes à la pauvre Faraude, dit Mme Ronan.

— Pourvu encore qu'elle ne prenne pas la question par le mauvais bout, ajouta le marchand qui était devenu songeur. Elle n'est pas de Saint-Cornély pour rien, et je n'ai jamais vu tête plus dure que la sienne. Nous étions bien tranquilles n'entendant plus parler de ce vaurien ; mais la guerre va recommencer. Ne croyez pas qu'elle se rende tout de suite à vos raisons, monsieur le curé.

Elle ne va pas avaler cette nouvelle comme on avale une bouchée de pain. Non, saperlotte, non.

— Aussi, mes bons amis, je vous demande de lui insinuer la chose avant qu'elle se déclare tout à fait. »

Le marchand et la marchande hochèrent négativement la tête.

« Monsieur le curé, nous n'en ferons rien, s'il vous plaît, dit le bonhomme ; je la connais, elle ne se rendra qu'aux raisons d'un homme qui porte surplis. Je vous le dis, sur cette question nous n'avons jamais pu nous entendre. Revenez la semaine prochaine, nous nous arrangerons à la faire rester.

— Je reviendrai, dit le prêtre en se levant ; au revoir, mes bons amis, et bonne fête de Noël.

— Au revoir, monsieur le curé, dit Mme Ronan qui s'était levée. »

Le prêtre fut reconduit jusqu'à la porte de la boutique par le marchand qui, avant de le quitter, se pencha à son oreille pour lui dire tout bas :

« Je me risquerai bien à lui dire quelque chose, ou plutôt je lancerai ma femme en avant, car je vous le répète, nous avons manqué nous arracher les yeux quand l'enfant est allé chez vous, et ce jour-là, je vous assure que son tablier ne tenait plus qu'à un cordon. Or, nous l'aimons, monsieur le curé, nous l'aimons pour sa propreté, sa probité, sa cuisine, et surtout pour notre Clémence, qui est une jolie fille qui court sur ses dix-sept ans et que nous n'oserions pas confier à une autre domestique, vous comprenez.

— Je comprends, dit le prêtre.

— Aussi il vaut mieux que la nouvelle arrive par vous qui êtes un homme de Dieu ; revenez la semaine prochaine, monsieur le curé.

— Je reviendrai, dit le bon prêtre. » Et il s'éloigna.

Le maître de la Quenouille de la Reine s'était nonchalamment appuyé contre sa porte. Tout à coup il se détourna et retourna lentement à son comptoir, en disant à sa femme :

« Voici Clémence et Faraude qui arrivent par la rue du Foin.

— Eh bien, rappelle M. le curé, Ronan.

— Non, ma femme, non, je m'en garderai bien, autant vaut attendre la semaine prochaine, passer tranquillement la fête de Noël, et manger l'oie cuite à point.

— Tu ne parleras pas de cette visite à Faraude ? demanda Mme Ronan.

— Non, non, à quoi bon ! Elle sait trop ce que je pense de son frère. Tu pourras lui en dire un mot et encore pas trop formel. L'orage viendra assez vite comme cela. Mais, chut ! les voici. Seigneur, la belle oie ! Il n'y a que toi, Faraude, à savoir acheter ces morceaux-là. »



## II

La personne à qui le marchand adressait ce compliment était une paysanne d'une trentaine d'années, dont la saine et vigoureuse personne semblait n'avoir rien à démêler encore avec les outrages du temps, et qui portait son pittoresque costume avec une grâce et une désinvolture qui justifiaient le surnom qui lui avait été donné. Sa main ridée, calcinée en quelque sorte par les travaux domestiques, tenait par le cou une oie magnifique qu'elle offrait ainsi à l'admiration de son maître avant même de franchir le seuil de la boutique.

Et sur son visage ouvert rayonnait la joie qui accompagne toute heureuse capture.

« Et savez-vous qui a acheté l'oie de Noël cette année, chez nous ? dit-elle ; savez-vous qui a fait ce marché-ci, qui est de nos meilleurs ? Eh bien, c'est Clémence. »

Et elle se détourna vers une jeune fille qui ne méritait pas la qualification de jolie que lui avait donnée son père, car elle était comme lui boulotte de taille et laide de traits ; mais qui avait comme lui aussi la bonne humeur peinte sur le visage et un petit oeil roux plein de finesse.

« C'est toi qui l'as achetée, bien vrai, Clémence ? dit le bonhomme en regardant sa fille avec une franche admiration :

— Oui, mon père. J'ai dit à Faraude : Aujourd'hui, laisse-moi choisir l'oie et l'acheter. Tu verras si je m'y connais. Je ne crois pas m'être trompée sur la bête. Voyez-la, maman ! »

Et elle saisit l'oie et l'éleva à la hauteur du comptoir.

« C'est étonnant comme elle achète, dit Mme Ronan en regardant son mari.

— Et aussi comme elle vend. Allons, allons, notre Quenouille sera en bonnes mains quand l'heure de la retraite aura sonné. Clémence, va tirer ta mante et reviens un peu tenir ma place au comptoir. Il faut que j'aille au bureau de la diligence...

bon ! qu'est-ce que je dis là... à la gare du chemin de fer, c'est le jour du gros ballot.

— Mais, mon père, Faraude doit me montrer à faire le far qui bourrera l'oie.

— Les fars se font le soir, j'ai toujours vu ça, n'est-ce pas, Madelon ? Nous ferons ça en famille à la veillée. Il faut que tu viennes aider ta mère, ma petite. » Et se retournant vers Faraude, il ajouta de son petit ton bonhomme :

« Faraude, n'as-tu rencontré personne du bourg du Courtil, au marché ?

— Non, Monsieur, j'avais bien espéré pourtant que quelque âme charitable m'aurait apporté des nouvelles de Mathurin.

— Il y a longtemps qu'il n'a écrit, remarqua Mme Ronan, qui avait pris son tricot pour passer le temps.

— Je ne tiens pas tant à son écriture qu'à sa bonne conduite, répondit Faraude en hochant la tête avec ennui. »

Et ouvrant une porte vitrée placée au fond du magasin, elle disparut avec l'oie et son grand panier débordant de légumes.

A peine la porte vitrée se fut-elle refermée sur elle que Clémence, qui était allée se percher sur le haut tabouret de son père, se pencha en avant et dit :

« Elle a l'air tranquille comme ça sur le compte de Mathurin, maman ; mais elle a beaucoup d'inquiétude qu'elle cache à cause de papa.

— A cause de moi, bien sûr, dit le marchand qui lissait son chapeau avec son coude avant de s'en coiffer ; tu le vois bien, Madelon, Faraude et moi ne nous entendrons jamais là-dessus puisqu'elle nous cache sa pensée.

— Mais, papa, pourquoi aussi en voulez-vous à ce pauvre Mathurin ? Pourquoi avez-vous essayé d'empêcher M. le curé du Courtil de le prendre ?

— Eh ! parce que je devine que Faraude se trompe et que ce garçon-là, qui aurait peut-être fait un bon sabotier, ne fera jamais un bon prêtre.

— Cependant, mon père, il a bien voulu étudier, disant qu'il irait au séminaire, et qu'il deviendrait recteur.

— Oui, comme moi, Jean-Louis Ronan, je deviendrai évêque : ce garçon-là, je vous le dis, femmes, sera le grand chagrin de la vie de Faraude si elle s'entête à s'occuper de lui. C'est un paresseux qui a cru que la plume était plus facile à tenir que l'outil et qui savait bien flatter les idées de sa sœur aînée en parlant du séminaire. Tous nos enfants sont comme lui maintenant, et cela me fait pitié de les voir tous à Saint-Cornély mépriser l'état de leur père. Le monde n'en va pas mieux.

— Mais alors pourquoi ne se met-il pas à l'instruction, puisqu'il a voulu l'instruction ? demanda Mme Ronan.

— Parce que cela n'est pas si facile non plus, et parce que cela sortirait de la manière de voir de Faraude. Ce n'est pas dans sa tête dure de sabotier que l'instruction entrera toute seule, pas plus pour le latin que pour autre chose. Notre-Dame ! je suis plus fatigué de faire dix additions que de mesurer cent aunes de drap et je dîne avec plus d'appétit quand j'ai roulé mes ballots que lorsque j'ai passé la matinée à écrire à mes fabriques. »

Il se coiffa de son chapeau de feutre et reprit :

« Il y a de la folie de par le monde, je vous le dis. A moins d'être, un homme comme il n'y en a pas dix dans une ville, il faut avoir la cervelle moulée pour cette instruction-là avant que de naître. Mon père comptait sur ses doigts, et il n'avait pas grand-chose à compter, le pauvre homme ; moi, je fais des chiffres, en coupant mes additions par petits morceaux ; mon fils, si le bon Dieu m'en avait donné un, aurait eu une instruction qui l'aurait mis de pair avec les gros marchands de Saint-Cornély ! mais vous voyez bien, cela se fait tout doucement et à la longue. Tandis que voilà Faraude qui prend dans la hutte son petit sabotier de frère qui n'aime pas la gouge, et qui vous met ce morveux, qui s'essuie le nez aux manches de sa veste, dans la grammaire, l'arithmétique, le latin, toute la science, quoi ! Je parierais deux aunes de mon plus beau drap, qu'il n'y entend goutte et qu'il n'avance même pas dans la science du catéchisme, qui est celle de tout le monde. Ah ! pour connaître celle-là il y a aussi des sacrifices à faire et vous savez bien, Madelon, si je me fais prier pour tirer les cordons de ma bourse, quand la première communion arrive et que M. le curé

quête pour nourrir et vêtir un tas de petits gueux qui, sans sa charité, ne sauraient pas seulement qu'ils ont une âme à sauver et un paradis à gagner en vivant honnêtement dans le monde.

— Jean-Louis, vous êtes toujours généreux quand il le faut, dit la marchande qui avait écouté son mari avec une attention pleine de respect.

— Eh ! eh ! dit-il en riant, il y en a pourtant qui disent que le boutiquier de la Quenouille est bien près de ses pièces.

— Vous avez eu assez de peine à les gagner, mon père, dit à son tour Clémence, pour laquelle la parole paternelle était aussi parole d'évangile. »

Il arrêta sur elle ses petits yeux gris tout pleins d'étincelles.

« Oui, ma fille, dit-il, oui, je ne te l'ai pas caché, car ce n'est point une honte ; mais les premiers sous ont été durs à gagner. C'est ici dans cette bonne boutique de la Quenouille que je venais remplir ma balle ; et qui m'eût dit alors qu'un jour la boutique et la maison m'auraient appartenu, qui m'eût dit que le plus honorable marchand de la rue du Rouet-d'Or me donnerait sa fille en mariage, que j'hériterais de son commerce et que j'élèverais dix enfants dans cette maison sur le seuil de laquelle je m'étais souvent assis petit mendiant pour souffler dans mes doigts. »

Mme Ronan souriait doucement en entendant son mari faire en quelques mots l'abrégé de sa vie.

« Ronan, vous n'avez pas été malheureux, c'est vrai, dit-elle ; mais aussi votre cœur n'a jamais connu l'ingratitude.

— Non, Madelon, non ; j'ai toujours remercié le bon Dieu et les bonnes gens de tout le bonheur qui m'arrivait. Je crois bien que tout cela passe de mode, car pour moi je ne rencontre plus, chez les jeunes gens que j'emploie, que l'ambition d'arriver tout de suite là où je ne suis arrivé qu'après vingt ans de travail, ou bien le découragement et l'envie, deux choses qui mènent sûrement un homme à sa ruine. »

Quelques hochements de tête accompagnèrent ces dernières phrases ; puis le brave marchand boutonna son paletot, prit dans

un angle une canne solide et, souriant à sa femme et à sa fille en signe d'adieu, sortit de la boutique.

Presque aussitôt la porte vitrée s'entrouvrit et le visage roussi de Faraude apparut.

« Madame, dit-elle, après avoir jeté un coup d'œil interrogateur dans la boutique, est-ce que vous ne pourriez pas envoyer Clémence voir comment on flambe et comment on vide une oie ? Tout sert en ménage, vous savez.

— Oui, Faraude, répondit Mme Ronan, et puisqu'il n'y a personne à servir elle peut bien aller avec vous. Et faites-la aussi préparer les lampes de la boutique. Son père n'entend pas en faire une sorte de demoiselle sans capacité, ni moi non plus.

— Merci, maman, cria Clémence, qui ne fit qu'un bond de dessus son tabouret à la porte vitrée. »

Elle traversa à la suite de Faraude une sorte de couloir étroit et obscur qui aboutissait à une pièce quasi aussi grande que la boutique et qui servait à la fois de cuisine et de salle à manger.

Ah ! voilà un appartement qui proclamait bien haut l'aisance dont jouissaient les Ronan et aussi leur entente des choses. Le monde moderne, qui est pauvre, grâce à la cherté des vivres, a quasi sacrifié ce lieu de première utilité : la cuisine. Le plus pauvre diable dans les grandes villes trouve une chambre à coucher dans son logement, l'homme le plus aisé y joint un salon. Certains ont l'enfilade voulue : chambre, salon, salle à manger et même vestibule, un endroit noir où peut se poser une chaise ; mais la cuisine a disparu. Il y a dans quelque coin un fourneau asphyxiant sur lequel mijote le maigre ordinaire de la famille ; il n'y a plus la cuisine proprement dite avec sa cheminée flambante, son fourneau souvent grossier, mais commode.

Ah ! certes, les maîtres de la Quenouille auraient bien pu couper leur cuisine en deux, tailler sur la pièce une salle à manger incommode où la table ronde, recouverte d'une toile cirée vulgaire, aurait pris droit de cité. Ils avaient préféré la cuisine de leurs prédécesseurs, vaste, propre, aérée, et aussi la solide table carrée placée devant la seconde fenêtre.



Ce fut dans la partie supérieure, qui était le domaine de Faraude, que Clémence s'installa. Deux lampes de cuivre furent placées devant elle, elle les nettoya, les alluma et les porta dans la boutique qu'elles éclairèrent à demi. Cela fait, elle revint s'occuper cette fois de l'oie qui se prélassait sur la table massive.

Faraude prit une poignée de papier, l'alluma au contact de la jolie flamme qui léchait l'écorce des bûches entassées dans la cheminée et, empoignant l'oie par le cou et par les pattes, l'exposa au-dessus de ce feu tout en flammes. Elle la tournait, la retournait et faisait remarquer à Clémence qu'il fallait uniquement brûler le duvet attaché à la chair et si délicatement que la chair elle-même n'en reçût aucune atteinte.

La jeune fille regardait, écoutait, questionnait, et finalement se fit expliquer la manière dont Faraude préparait le soir le hachis savoureux qui devait remplir l'oie.

C'est qu'elle aurait bien voulu y mettre la main, la petite Clémence, uniquement pour entendre son père, dont elle était la Benjamine, s'écrier en mangeant le fameux hachis : « Vous savez que la petite y a mis la main ! »

Elevée sagement selon sa condition et très heureuse dans son milieu modeste, la jeune fille avait le légitime amour-propre d'être regardée dans la famille comme une ménagère habile, comme une personne très entendue dans les travaux domestiques de tout genre.

« T'aiderai-je ce soir, Faraude ? demanda-t-elle tout à coup. Je sais bien que tu ne veux jamais que personne vienne t'aider pour t'embarrasser, dis-tu ; mais moi, tu me laisseras bien griller les marrons ? »

Faraude, qui en avait fini avec le flambage de l'oie, tourna vers sa jeune maîtresse son visage rougi par la flamme et répondit gaiement :

« Je n'aime pas à mêler tout le monde à ma cuisine, comme tu sais bien, Clémence. Toutes ces bonnes commères qui vous proposent leurs services ne sont bonnes qu'à faire manquer les plats. Eh bien, moi, je tiens à ce que je prépare soit bon et bien

accommodé. Chacun a son amour-propre ; mais tout de même je te laisserai me donner un coup de main.

— Papa dit que tu es la meilleure cuisinière de Saint-Cornély, reprit Clémence, que cette permission enchantait ; mais je ne peux pas m'empêcher de penser que c'est pour te flatter qu'il dit cela, car il y a au Cygne-Noir des cuisinières qui ont une meilleure cuisine que la nôtre à préparer.

— Bien sûr qu'ici je ne me fais pas la main tous les jours, dit Faraude en souriant ; mais croyez bien, mademoiselle, qu'aucun des plats fins qui se font au Cygne-Noir ne me ferait peur. Tenez, demain, puisque nous avons du monde, j'ai bien envie de faire un entremets sucré tout à fait nouveau, pour manger après l'oie. Il y aura des enfants et les enfants, ça aime mieux le sucre que la graisse.

— Est-ce dans le livre de cuisine que t'a donné papa que tu as vu ce gâteau, Faraude ?

— Non, Clémence, c'est la cuisinière de notre voisin l'officier, celui qui a tant d'or sur les manches de son habit, qui m'a écrit la recette. Elle écrit très bien, cette fille, et elle lit toutes les écritures. Mais malgré son instruction, je ne la fréquente que le moins que je peux ; c'est du drôle de monde tout ça, Clémence, c'est du drôle de monde. »

Tout en parlant, Faraude avait atteint, rien qu'en se haussant sur la pointe des pieds, un livre cartonné posé sur la tablette de la cheminée. Elle l'ouvrit à l'envers, prit un papier plié entre les feuillets, et l'apporta à Clémence.

Celle-ci le déplia et lit tout haut ce qu'il contenait. Faraude, très attentive, écoutait de toutes ses oreilles et se livrait à un calcul mystérieux sur ses doigts.

« Et tu sauras faire ce gâteau rien qu'en entendant lire cela ? demanda la jeune fille.



Fauraude exposa l'oie aux flammes du foyer

— Demain vous pourrez me faire encore une lecture, ma petite fille. J'ai bien compris ce qu'il faut acheter, c'est entré ici dans ma tête. Demain un peu avant vêpres vous me relirez ce qui a rapport à la cuisson, et vous mangerez quelque chose de délicat, et M. Ronan, qui a toujours le mot pour rire quand il n'est pas buté contre moi à cause de Mathurin, dira tout haut, devant la compagnie : « Faraude, l'empereur n'a pas de meilleur cuisinier que toi. » Il ne dira plus l'empereur cette année, puisqu'il n'y en a plus ; mais il dira quelqu'un qui est bien haut en grade, tout ce qu'il y a de plus huppé. Mais nous restons à jaser, petite... Il faut que je prépare mon souper. Tu serais bien gentille de mettre le couvert, car tu sais que je n'ai pas trouvé mon confesseur en revenant du marché et que rien ne me sera plus facile que de faire un saut jusqu'à l'église, quand mon souper sera en train. Après souper, il n'y aura plus à y penser puisque nous devons farcir la bête et, dame, moi aussi, je ne voudrais pas passer la belle fête de Noël, gardant sur mon dos le ballot de mes péchés.

— Ah ! ah ! dit Clémence en riant, tu parles comme papa, et voilà le ballot qu'il est allé porter à la gare sans doute.

— Ça pourrait bien être ; est-ce que nous ne connaissons pas ses finesses ! La veille de toutes les grandes fêtes, il y a toujours à la diligence., non, au chemin de fer, un gros ballot que le maître peut seul remuer. Eh ! je crois bien. Rien ne nous appartient comme nos péchés, et ils sont quelquefois bien lourds. Je ne parle pas pour ton père, car il n'y a pas un homme plus honnête dans le pays.

— Et il a si bon caractère, remarqua Clémence.

— Bon, dit Faraude finement, il est gai et de bonne humeur le plus souvent, c'est vrai ! mais il a aussi son grain d'orgueil et d'obstination et il ne fait pas bon le heurter, tu le sais bien. Le bonhomme a encore le bras solide et je te promets qu'il sait à l'occasion se servir de son aune. Tu ris parce que toi, tu es sa dernière et que, darne, il n'y a pas moyen de parler de toi autrement qu'avec affection ; mais quand le maître Ronan n'aime pas les gens, il sait bien le leur montrer. Ah ça ! perds-tu la tête ? Il